



HAL
open science

Douai et la chanson : aux origines d'un patrimoine

Stéphane Hirschi

► **To cite this version:**

Stéphane Hirschi. Douai et la chanson : aux origines d'un patrimoine. Nord' - revue de critique littéraire des Hauts-de-France, 2016, Douai, 1 (67), pp.105-108. 10.3917/nord.067.0105 . hal-03239831

HAL Id: hal-03239831

<https://uphf.hal.science/hal-03239831>

Submitted on 27 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Hirschi

DOUAI ET LA CHANSON : AUX ORIGINES D'UN PATRIMOINE

1. JACQUES DOUAI : LE PATRIMOINE ENCHANTÉ

Gaston Tanchon et André Leclercq étaient deux amis réunis par plusieurs points communs : nés l'un et l'autre dans le Nord, l'un et l'autre défenseurs et passeurs d'une chanson résolument en dialogue avec la poésie, ils prirent chacun un pseudonyme portant haut l'étendard de leur région d'origine : Luc Bérumont pour le second, poète qui célébrait ainsi un lieu-dit de son enfance, et Jacques Douai pour le premier, devenu célèbre interprète sous le nom de sa ville de naissance.

Quel sens donner à ce choix d'un nom ? L'inscription assurément dans une tradition patrimoniale, qu'il affiche avec ce patronyme choisi comme affiche de ses enchantements à colporter.

Une voix du Nord, une voix de ténor, qui, surtout des années 50 aux années 70, propageait d'un air à l'autre les souvenirs de notre traditions chantée, et les faisait résonner avec les créations poétiques de son temps : interprète du chant composé à la Renaissance *L'amour de moy*, mais aussi de Ferré, il tissait comme Léo des ponts entre les poètes aimés et son répertoire chanté. De Rutebeuf à Rimbaud sur des musiques de Ferré, mais aussi Aragon, Prévert ou la Nordiste Francine Cockenpot et son fameux *Colchique dans les prés*, tous les auteurs tissaient et composaient un répertoire unique. L'ancien et le contemporain s'y côtoyaient, portés par cette voix précise, à peine vibrante par rapport aux canons de l'époque, et dont un refrain sonnait comme un emblème de ce nord ténorisé :

Ohé le vent, le joli vent,
Le vent du Nord m'appelle
Ohé le vent, le joli vent,
Le vent du Nord, ma mie, m'attend.

Qualifié de troubadour, guitare à la main, modèle de la chanson « rive gauche », il reçoit de nombreux prix durant les années 1950 et 60, dont plusieurs Prix de l'Académie Charles Cros. Il finit pourtant par abandonner sa carrière de chanteur lorsque, les temps changeant, son esthétique intemporelle perd beaucoup de crédit face à la montée en puissance inéluctable du show-business dans le système de production et de distribution chansonnier. Faute de pouvoir continuer son œuvre d'interprète délicat, avec une technique de chanteur proche de celle du lied ou de la mélodie française adaptée à des morceaux populaires, dans l'esprit d'après la libération qu'avait propagé le TNP de Jean Villar, il décida alors, avec sa femme la danseuse Ethéry Pagava, d'opter pour une seconde carrière de passeur de cultures. Pendant 20 ans il dirigea le Théâtre du Jardin, qui programmait pour les enfants au sein du Jardin d'acclimatation à Paris, dans l'esprit perpétué de l'éducation populaire.

Passeur donc, tant comme chanteur, souvent primé, que comme opérateur culturel, Jacques Douai, mort à 84 ans en 2004, s'est donc illustré comme infatigable

relais des échos du passé parmi les voix poétiques des Trente Glorieuses. Il sait faire vibrer la fragilité d'un poème d'Aragon mis en musique par Ferré, *Il n'aurait fallu*, danse vertigineuse et amoureuse aux frontières entre le suicide et de l'émerveillement amoureux (« Il n'aurait fallu / Qu'un moment de plus / Pour que la mort vienne [...] Deux bras ont suffi / Pour faire à ma vie / Un grand collier d'air ») ; il sait aussi donner à entendre l'amertume mélancolique d'un autre poème mis en musique par Ferré, *Madame à minuit*, sur des mots de son vieil ami Bérumont (« L'heure de minuit, cette heure où l'on chante/ Piquera mon cœur bien mieux que le houx »).

Selon les mots d'Arthur Marcel-Legay, dont il interpréta l'hymne à l'Artois titré *Ecoute ô mon cœur*, Jacques Douai « chante aujourd'hui tout comme autrefois », et il chante également son pays de naissance des bords de Scarpe aussi bien que les « soldats de la Rochelle » ou le « Bateau espagnol » cher à Ferré :

Écoute, ô mon cœur, écoute la harpe
Du vent de chez nous, du pays d'Artois.
C'est un très vieux air des bords de la Scarpe
Qui chante aujourd'hui tout comme autrefois.

Des chansons sans date, des chansons anciennes comme celle de Marcel-Legay écrite en 1904, des reprises de morceaux récents comme ceux que Ferré venait de composer, Douai vise à réunir tout un patrimoine, traversant sources et époques, à les faire entendre dans tous les lieux puisque seule une guitare est nécessaire à ses tours de chant, et à les propager par-delà son propre présent par la grâce des enregistrements microsillons dont la trace nous est toujours aisément accessible¹.

Cette voix porte toujours aussi grâce au prix qui porte son nom, créé sous l'impulsion de son ami Jacques Bertin : « *Le prix Jacques Douai est décerné chaque année depuis 2007 à un artiste, une personnalité ou une structure qui, par son action ou son œuvre artistique fait vivre la chanson francophone, le répertoire et les idéaux que Jacques Douai a portés toute sa vie...* ». Elle est ainsi désormais relayée par celles, entre autres, de Gérard Pierron, Rémo Gary, Hélène Martin, Philippe Forcioli, Véronique Pestel, Gilbert Laffaille, Michel Bühler, Michel Boutet, le Nordiste Thibaud Defever ou la Québécoise Paule-Andrée Cassidy.

Elle est évidemment éternisée par ses enregistrements, mais aussi par au moins deux livres à lui consacrés. L'un, de Jean Dufour, *Jacques Douai, l'art et le partage*, paraît en 2008 aux éditions Le Bord de l'eau ; l'autre avait été co-écrit, de son vivant, par celui dont il avait interprété bien des poèmes mis en chansons, de *Madame à minuit* à cette comptine pour enfants *Un colis d'ancolies* : Luc Bérumont (associé à sa femme Marie-Hélène Fraïssé)².

Voix de passeur et tisseur de patrimoine, Jacques Douai doit encore être commémoré comme le créateur masculin des *Feuilles mortes*, l'un des morceaux français les plus repris dans le monde : si les interprétations postérieures d'Yves Montand cristallisèrent ce succès planétaire, c'est bien l'acuité du choix initial de Jacques Douai qui est l'origine de cette dimension patrimoniale acquise par une chanson.

1 Voir en particulier l'ensemble de sa discographie disponible sur le site de deezer : <http://www.deezer.com/album/8599196> [consulté le 3 avril 2016].

2 *Jacques Douai*, par Luc Bérumont et Marie-Hélène Fraïssé, collection « Poésie et chansons », éditions Seghers, 1974.

2. JEAN-CLAUDE DARNAL : L'AUTEUR D'UN MORCEAU PATRIMONIALISÉ

Il semble que la ville de Douai soit propice à cette cristallisation de chansons patrimoniales. L'auteur-compositeur-interprète, Jean-Claude Darnal, est lui aussi né à Douai, mais, s'il a chanté ses désirs de tour du monde, il a surtout écrit et composé pour son ami Raoul de Godwarsvalde – pseudonyme du photographe Francis Delbarre –, cette chanson qui est devenue un hymne du Nord flamand : *Quand la mer monte*. Le cap Gris-Nez y sert de décor à une amertume très alcoolisée bien conforme aux traditions de beuveries collectives que les Carnavals propagent souvent :

Tout près du cap Gris-Nez
Quand j'ai fini d'pêcher
On s'retrouv' chez Léonce
[...] Et on pass' vit' le cap
Car ça tape
Bientôt plus d'Cap Gris-Nez
Encor' moins d'cap Blanc-Nez
Ceux qu'on voit c'est nos nez
Tout roug's et
Quand les verr's que je lèv'
Ot'nt le sel sur mes lèvres
Moi je pens' à Marie
Qui est partie.

Refrain
Quand la mer monte
J'ai honte, j'ai honte
Quand ell' descend
Je l'attends
A marée basse
Elle est partie hélas
A marée haute
Avec un autre.

Le premier couplet glisse habilement du décor marin à la chanson à boire sur fond de chagrin amoureux, et de rimes de plus en plus acrobatiques au fur et à mesure que les verres descendent, comme « nos nez » rimant avec « roug's et », puis surtout « je lèv' » avec « mes lèvres ». Les « Nez » géologiques laissent place aux nez rouges des clowns tristes, et à leur vision troublée où les verres succèdent au rouge...

Chanson emblématique et facile à reprendre en chœur, avec son refrain au reflux anthropomorphe et aux rimes une fois encore aussi trébuchantes qu'un buveur, lorsque « marée haute » rime avec « un autre », cette œuvre transcende évidemment son auteur, et même son interprète, jusqu'à devenir le titre d'un film qui rend hommage à son tour à la région, *Quand la mer monte* co-réalisé par Gilles Porte et Yolande Moreau en 2004. Le film reçut deux Césars en 2005. Si Jean-Claude Darnal, mort à 81 ans en 2011, a aussi suivi une carrière féconde d'auteur-compositeur-interprète, de comédien et d'écrivain, c'est bien en tant qu'auteur-compositeur de cet chanson vouée à devenir anonyme que ce natif de Douai laisse le plus marquant de ses sillons dans nos mémoires.